

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 19

Artikel: Dialogue : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an : 4 fr. — Six mois : 2 fr. — Trois mois : 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Dialogue.

— Que devient l'Ouest-Suisse avec ses six millions ? en avez-vous entendu parler ?

— Mais oui ; j'ai entendu dire que l'affaire était manquée !

— Comment ? manquée..... c'est impossible. Depuis que Bâle, Zurich et Lucerne sont avec nous, c'est impossible.

— Au lieu des six millions, on n'a trouvé que cinq millions et neuf cent cinquante mille francs. Or, vous le savez, l'affaire ne peut réussir que si la souscription est entièrement couverte.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de se procurer les cinquante mille francs qui manquent ! Ah ! si seulement j'avais cet argent mignon dans mon bureau, quel plaisir je me ferais de vite le verser dans les caisses de l'Ouest !

— On dit bien que l'Etat fait l'offre de cette somme, mais je n'ose pas vous dire à quelles conditions.

— Allons donc, je parie de le deviner, moi ! C'est

toujours la même histoire..... à la condition de construire Jougne, hein ?

— Vous n'y êtes pas. Cinquante mille francs pour construire Jougne, quelle absurdité ! les écus de l'Etat, nous le savons, sont lourds... quand on les lui donne, mais une fois dans les caisses du Château, ils ont le même poids que les autres ; c'est connu. L'Etat est jougne, il a raison. Je suis jougne, comme tous les bons Vaudois ; je pousse si loin mon affection pour cette ligne que je serai heureux si le Grand Conseil, dans sa prochaine session, prend l'initiative de changer notre devise et fait inscrire au bas de notre noble écusson tout simplement trois mots au lieu de deux : *Liberté, patrie et Jougne* ! Mais conclure de là à ce que la ligne de Jougne se fera toute seule, ou sans qu'il en coûte davantage au canton que la ligne de l'Ouest ne lui a coûté, c'est une erreur grave, très grave, dans mon opinion.

— Je partage assez votre manière de voir : j'aime Jougne, et je trouve que c'est honteux pour les Vaudois de devoir emprunter le territoire de Neuchâtel ou de Genève pour se rendre à Paris, leur

Feuilleton du Conteur Vaudois.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(40)

Que me reste-t-il à vous apprendre ! Hélas, n'avez-vous pas tout deviné !... Elle est morte, monsieur, elle est morte. Ni Dieu ni moi ne l'avons sauvée ! Le hasard seul pouvait faire ce miracle, et le hasard le voulut un jour trop tard. Sa dernière heure était arrivée. J'avais couru chercher un prêtre. Digne vieillard, qui fut aussi vite que moi chez la mourante. Arrivé au seuil de la maison, je le laissai monter seul. Le désespoir m'étouffait, la tête me tourna, et sans la rampe de l'escalier j'aurais roulé sur les marches. Pendant que je reprenais haleine et courage, quelques mots prononcés à côté de moi me frappèrent. Je voyais sans regarder.

Il y avait là le facteur et le concierge. Le facteur venait de nommer un nom de femme.

— Encore ! répondit le portier. C'est la dixième. Connais pas !... Toujours des colonies ?

C'était une lettre repoussée par le concierge, et que le fac-

teur tenait encore à la main. Un instinct me révéla la vérité. Je jetai un cri de joie et je m'élançai sur la lettre. En une seconde j'étais à la porte de Pervenche.

Le prêtre la bénissait déjà. Qu'avait eu la pauvre enfant à lui confesser ? Son amour et sa souffrance. C'était la seule faute, c'était le secret de toute sa vie de fleur éphémère ! — Jeparus sur le seuil en criant le nom que je lisais, à travers mes larmes, sur l'enveloppe de la lettre. Aussitôt Pervenche retourna brusquement la tête du côté de la voix.

Georges lui avait dix fois écrit sous son nom véritable, sous son nom si bien inconnu de tous. Dix fois le bonheur et la vie étaient venus à cette adresse !... dix fois la sottise d'un valet les avait renvoyés tous les deux !... Oh ! la fatalité !

Pervenche implorait de ses yeux expirants cette lettre tant désirée. Je m'avançai vers elle, et je posai avec ivresse le talisman sur le bord du lit. Tout mon espoir renaissait. Déjà je la croyais sauvée ! Ses mains volèrent au devant de la lettre. Elle la saisit, la pressa sur son cœur, et brisa le cachet. En ramassant la première feuille qu'elle venait de laisser tomber, j'eus le temps de lire ces mots qui me ravirent :

— « Je reviens riche, et je t'aime plus que jamais... »

Plus de doutes ! c'était le salut, c'était la résurrection que je venais d'apporter à ma fille. Son front rayonna d'une joie